



Les quatre éléments

Textes 2018 - 2019

Anne Dekonink
Laure-Martine Yzan
Laurence de La Chapelle
Ludivine Vauthier
René Pegorier
Phillipe Legein
Jean-Pierre Paraire
Marie-Anne Gérard
Claire Gabrial
Isabelle Vier
Sylvie Dumas
Michèle Sartout
Renée Durand
Danièle Guerrier
Dominique Marty
Nicole Beyou
Josette Le Vot

Ateliers Écrireensemble
animés par Catherine Gendron
www.ecrireensemble.net

Photos recueil Catherine Gendron



AIR

Laurence de La Chapelle et Isabelle Vier
Texte à quatre mains

Noir était l'arbre des souvenirs, bleu est l'air de l'aurore !

Du fond de son asile, Alaric observait inlassablement le ciel. Dans un moment d'intimité rêveuse où l'irréel s'ouvrait à son imaginaire, telle une immense arabesque qui prenait pied sur un autre continent, il atterrit dans une nouvelle terre où l'amour était respirable, loin, bien loin de cet *air vicié* empreint de fausse compassion. Il avait décidé d'opérer une transmigration. Dans cette oasis sans eau où l'on prétendait terrer les patients hagards pour les réanimer, il s'était mis à siffloter *un air de ni vu ni connu*.

Sur l'autre jambe de l'arc en ciel, de l'autre côté des océans, il y avait une terre d'amour dont il avait besoin, un territoire neuf où l'air *était* *vif*, imprimé d'une substance qui rendait les hommes heureux, inébranlables et inattaquables. Il voulait réanimer le temps, inventer une rhapsodie sur un *air inédit*, raviver les feux des solstices d'été pour qu'ils irisent le ciel d'un bleu plus absolu, pour qu'ils rougissent la terre entachée de souvenirs monomaniaques. Il alluma le feu pour reformer une autre croûte terrestre, avec la ferme intention de purifier par ce rituel un monde putréfié. Il allait faire jaillir d'un doigt subtil, un renouveau de plantes, d'arbustes robustes et de fleurs délicates.

Lui, Alaric, l'homme emprisonné dans sa tourelle où les déments, les absurdes, les dépourvus de raison s'entrechoquaient, avait décidé de mettre fin à *l'ancienne ère*, pour initier, *l'air de rien*, un espace intense où le rêve serait définitivement aérien.

Il se leva, s'étira, se grandit, éleva vers le ciel ses longs bras de créateur, respirant à longues bouffées *l'air frais* de ce jour de printemps. De ses mains d'artiste, entre ses doigts écartés en forme d'étoile, il créa une île de soleil où *l'air* était si *léger et gai* que les rires d'enfants l'inondaient de ses éclats. Il avait réussi à ravir ces morts-vivants confinés dans un univers de parias, à les transporter sur la hampe d'un arc-boutant et les glisser dans cet autre monde. Puis, après avoir réduit en cendres ce centre épidermique et inhospitalier où la psychose présidait sous son bonnet de fou, il souffla de son souffle puissant et mit fin à *l'ère contaminée*.

Alaric avait créé un univers azuréen, empreint d'un *air de fête*, aux senteurs aphrodisiaques. Il avait rué dans le passé et innové dans l'inconscient une nouvelle page d'un futur original où chacun allait prendre sa place.

Satisfait, il se dit qu'il ne *manquait pas d'air* ! Il avait tout *foutu en l'air* et avait *pris, en un éclair, un grand bol d'air*. Fini les *airs moroses* de la communauté des moribonds ! Vivons à présent dans *l'air du temps*.

Zoé n'a plus envie de passer un week-end sur deux chez son père. Elle préfère rester seule sur son île déserte, rêveuse, en harmonie avec la nature, le vent, le soleil. Ici elle se sent libre pleine et entière. Ici son âme d'artiste arrive à trouver sa place.

Le parfum intense des fleurs a un effet aphrodisiaque qui lui donne des ailes. L'aurore diffuse une couleur irisée aux gouttes de rosée, ouvrant les portes au rêve éveillé. Elle plonge avec délectation dans cet univers étoilé.

Zoé, seule sur son île, libre comme l'air, danse, flotte, bouge son corps, dessine de ses bras des arabesques imaginaires dans

un ballet aérien. Soudain, elle se redresse. Elle se sent observée. Cependant rien, le souffle du vent sans doute.

Dans sa tête résonne un air de fête. Elle suit la mélodie, innove, modifie ses mouvements, laisse parler son inconscient. Elle innove des thèmes rythmiques pour pouvoir aller encore plus loin. De l'audace, toujours plus d'audace.

Une ombre passe sur le rivage. Elle s'arrête. Elle entend au loin comme une rhapsodie irréaliste pleine de sensualité qui la ferait presque rougir. Mais qu'a-t-elle ? Quel est ce parfum si délicat qui enivre l'espace ? Perd-elle la raison ? Non elle n'est pas seule. Au loin des cris d'enfants qui explosent entre les dunes.

Elle s'avance. La présence se fait plus évidente. Elle était seule dans son asile, en toute intimité, elle pouvait tout. Tout lui était permis. Elle n'est plus seule, il n'y a plus d'asile.

Mais quelle est cette ombre qui s'efface quand elle marche. Il est là, derrière elle, tout près d'elle. Son souffle lui caresse l'épaule. L'air chante et danse. Il l'appelle. Elle se tourne. Il se nomme Alaric. Serait-ce l'homme aux ailes multiples, cet inlassable géant des dunes, inattaquable, celui qu'elle attend, celui qui viendrait du levant ?

Elle se laisse porter par le mouvement, et dans un tournant audacieux se jette entre ses bras. Il la ravit. Elle rêve de toucher le ciel. Avec lui, tout est possible.

Satisfait, il se dit qu'il n'en *avait* peut-être pas *l'air*, mais qu'il se sent maintenant bien plus grand, bien plus fort que tous les rois de l'univers. Sa princesse et lui vont repeupler ciel et terre.

Sylvie Dumas

Goélands encastrés et sorcière balayée

Gratte gratte dit le mille-pattes
Trotte trotte pense la linotte
La sorcière empaillée frotte son nez
Et splatch contre le muret
Son nez s'éclate et s'écarlate
Zut zut zut dit Belzébuth
Y'a ma maîtresse qui vole en miettes
Chouette chouette chouette hurle la mouette
Mon mari le goéland revient du firmament !
Mais tout à coup une plume sur l'élan
Virevolte comme une bulle de savon
Elle prend de l'altitude, se donne le frisson
Puis avec des faux airs, gagne l'espace et le grand ciel.
Puis, le silence se fracasse. Adieu le bel appel.
Sorcière, mille-pattes, linotte, élan, mouette et goéland
Les yeux rivés sur l'encrier voient la plume dégringolée
Sur l'ergot de l'escargot tout étonné.

Philippe Legein

Lourde est la misère, léger est l'air

Lourde, lourde est la misère, plus lourde encore qu'au retour de la veille. Cette chanson de Georges Chelon que j'adore me plombait le moral ce matin, depuis que je l'avais retrouvé sur You tube ! Elle parlait d'une vieille revenant de sa quête de bois mort, pour, dans sa cheminée, immoler sa misère.

Elle correspondait bien à l'air du temps cette chanson !

En cette période hivernale, elle ne faisait que renforcer mon spleen du retour aux jours heureux d'un printemps qui reflouri sous la tiédeur de l'air à nouveau rempli du chant d'amour des merles. Mais ce printemps rêvé était encore loin, et l'air de la « vieille traîne misère » serinait dans ma tête, accompagnant ma recherche de sommeil.

Échapper à cette serinette ou me laisser envoûter par sa lancinance ?

Comme toujours, je me soumis sans résister à ce mantra !

Je plongeais dans le baume réparateur du sommeil et m'envolais aussitôt dans mon rêve préféré, là où immatéralité et apesanteur s'empare de mon ETRE pour me rendre ivre du bonheur de pouvoir voler.

Joie égoïste de celui qui peut s'affranchir des angoisses et lourdeurs qui accablent le commun des terriens, courbés sous le fardeau de leurs misères.

Je suis léger, libre !

Libre comme l'oiseau,

Orgueilleux comme Jonathan Livingstone le goéland, si beau dans sa nouvelle parure blanche, si fier de montrer à ses jeunes « grisards » encore immatures, son aisance en vol.

Quelle euphorie ! Cette maîtrise de la 3^{ème} dimension !

Plus léger que l'air ! C'est mon rêve de toujours.

Lourd, lourd est mon corps quant au cours d'une de mes sublimes acrobaties, je me réveillais sur ma descente de lit comme un vulgaire terrien assujetti à l'attraction terrestre !
ATTERRIR, là est la difficulté pour l'ACROBATE !

Marie-Anne Gérard

L'air de rien

Moi, j'ai l'air de rien.

Ne prenez pas cet air désolé, vous n'y êtes pour rien...

Je fais partie de ces têtes en l'air qui se réfugient dans leurs rêves, en attente de jours meilleurs.

Et nous passons, pauvres hères, la plus grande partie de notre vie sous influence, nous laissant porter par les autres ou par l'air du temps.

Certains souffrent de ne jamais pouvoir arborer cet air important de ceux qui sont dans le vent, mais pas moi !

N'avoir l'air de rien m'a permis de passer inaperçu dans ce qu'on nomme « la vraie vie » pour vivre la mienne, en douce, dans un monde parallèle surgi de mon imaginaire.

Un monde sans limite, aérien, où tout peut arriver si tel est mon désir, car moi seul y souffle le vent ou la tempête.

Les couleurs irisées de mon monde intérieur chassent le gris de la réalité, comme le vent chasse la poussière, sans faire de bruit et sans en avoir l'air.

J'ai vécu tant d'aventures, cheminant, le nez en l'air, avec mon air de rien, que la plus grande bibliothèque du monde ne pourrait en contenir tous les récits.

J'ai connu l'ivresse d'amours radieuses, volant en esprit de romance en romance sans crainte qu'elles n'exploient en plein vol.

Étant le seul décisionnaire de leur déroulement comme de leur fin, je m'évite, bien évidemment, toute souffrance inutile...

NB : Aux grincheux et envieux qui me lisent et se disent que je ne manque pas d'air à m'attribuer ainsi tous les avantages de la vie sans aucun de ses inconvénients, je rappelle que mon statut me place au-dessus de tout soupçon : on ne peut à la fois avoir trop d'air et n'en avoir rien !

Bref, j'aurais pu vivre ainsi, heureux et sans souci jusqu'au bout de ma vie, si un facétieux destin ne m'avait fait rencontrer Claire la semaine dernière.

Quand son petit air malin a croisé mon air de rien, j'ai dégringolé de mon nuage à la vitesse du coup de foudre qui m'a transpercé.

Depuis, un air benêt s'affiche sur ma face lorsque nous nous baladons main dans la main.

Mais quand je croise ce drôle d'air là au hasard d'un miroir ou d'une vitrine de magasin, le doute s'installe en moi :

Ai-je vraiment bien fait de changer d'air ???

Jean-Pierre Paraire

Le courant d'air

Avait-il un père ? Une mère ? De quel bol d'air venait-il ? A quel appel d'air répondait-il ? Qui l'avait abandonné dans un trou d'air ? Mystère !

On l'appelait " Le Courant d'air "

Plus léger que l'air il ne pouvait se poser, se fixer, s'ancrer, s'installer. Lui tendre la main, le caresser, le sentir, lui parler, n'étaient pas du possible, mais un bonus espéré, le trop- plein d'un rêve. Discret, pleinement libre, il s'interdisait de paraître, de s'afficher sur le "journal de l'air". Dans la pleine clarté de l'air, il était invisible, et ça ne lui déplaisait pas. Plus invisible il était, mieux il se portait, mieux il se sentait, mieux il existait et mieux il se plaisait.

Respectueux des autres voire même indifférents à ce qu'ils faisaient, ce qu'ils disaient, toutefois il s'opposait à tous les " foutres en l'air ". Dans la galaxie des mots, les "mots en l'air" ne l'atteignaient pas, ils le frôlaient, toujours en suspension, ne voulant jamais se poser pour intégrer une phrase. Certains soucieux d'être vues comme les étoiles filantes, jouaient les mots filants mais toujours aspirés par l'horizon de l'ombre, noyés dans le dictionnaire de l'oubli. Jamais il n'avait le mal de l'air c'en était même provoquant pour tous les " monte en l'air ". Il les attendait, les " monte en air " de salon, les provoquait dans les ascensions les plus vertigineuses, guettant avec délectation leurs premières sueurs, leurs premiers vomissements, leurs premiers malaises. A croire qu'il avait signé un pacte avec "le mal de l'air".

Tout insaisissable qu'il était, il refusait tout engagement, ne signait aucun contrat, ne topait jamais la main avec les maquignons de promesses en l'air ou les minables camelots de conserves d'air. Il ne fréquentait surtout pas les " têtes en

l'air", encore moins les "airs de rien ". A la rigueur, avec ceux aux qualités soupçonnées cachées, il pouvait avoir un soupçon d'air entendu. Mais les "airs de rien " qui vous attendent au tournant il les fuyait, tel un vieux "renard des airs " qui a reniflé les "faisans d'air". Et " Grand Air ", pour qui il se prend, il n'est pas sorti de la cuisse du Jupiter des airs. Il se prend pour un donneur d'air. Ce n'est pas parce qu'on est petit qu'on manque d'air.

(Façon slam) Et ce p'tit air/ entendu la veille /indélébile dans la tête / s'imposera tout la journée / quoique seront / les courants d'air.

Amis / les "valseurs d'air"/ en piste / pour le tango de l'air !!!

On l'appelait " Le Courant d'air "

Danièle Guerrier

sans titre

Noir est l'arbre des souvenirs, bleu l'air. Plonger dans la brume de ses souvenirs apporte souvent des regrets! Par un soir d'été où le ciel irisé clôture une radieuse journée, Lucie songe à son premier amour nimbé de romance. Le fond de l'air léger apporte de l'amplitude à son ivresse. Elle s'approprie tous les éléments et crée un monde immatériel libre de toute influence néfaste. Et son imaginaire flotte aérien et léger. Mais brutalement, contre toute attente, des idées noires affluent, révélant la fugacité de cet embrasement adolescent. Comment oublier cette rupture et les années bouleversées de sa jeunesse : la dépression et l'anorexie qui ont sévi après cet abandon ... Et pourtant ce soir précisément bleu était l'air ...Mais noir est l'arbre des souvenirs.

Anne Dekonink

Pompes à air

Ce matin n'est pas un matin comme les autres, c'est le premier jour des soldes d'hiver. Janine ouvre le magasin, se faufile dans l'arrière-boutique, enlève son manteau et met ses chaussures neuves. Elle vérifie son maquillage et entre dans l'arène.

Vendre des chaussures est son combat quotidien. Elle le fait depuis vingt-cinq ans sous les ordres de Madame Taupin, puis de son fils Bernard qui a pris la suite de sa mère à la tête de Taupin Chaussure dans la grande rue de Gisors.

Elle a commencé à dix-huit ans, bac en poche. Non pas par passion des chaussures ou des pieds, mais parce que Gisors n'offre pas beaucoup de possibilités à une jeune fille sans diplôme supérieur. Douée pour le commerce, elle sait orienter les clientes vers les chaussures qui leur conviennent le mieux. Après un premier coup d'œil sur la silhouette et l'allure de la femme, elle baisse son regard pour observer discrètement ses pieds. Elle détaille leur forme et les déformations éventuelles dont il faudra tenir compte, l'état des chaussures et leur valeur. Une fois toutes ces données rentrées dans son tableur intuitif, elle propose trois paires à la cliente. La première servant de repoussoir afin mettre en valeur les deux suivantes. Elle fait mouche avec un taux de transformation de 80%, sans jamais forcer la vente. La cliente repart toujours ravie. Une cliente satisfaite reviendra au magasin, parlera autour d'elle de son achat et de l'accueil qui lui a été réservé. Un client insatisfait quant à lui ne reviendra pas, susceptible dénigrer la boutique et les produits qui y sont proposés.

Bernard Taupin dirige le magasin depuis huit ans. Janine estime qu'il ne mérite pas son poste. Sauf que c'est lui le propriétaire, donc le patron. Bien qu'il soit nul en vente, Bernard est convaincu que le magasin tourne grâce à lui. D'ailleurs, lorsqu'il le tient seul, les ventes chutent de façon vertigineuse. Son allure de vieux garçon, ses polos en maille bordeaux ou vert bouteille, ses pantalons en polyester infroissable et ses chaussures en cuir tressé n'inspirent pas les clientes.

« Janine n'est pas là ? Je repasserai un autre jour ». « Ces chaussures me plaisent bien, mais j'aimerais avoir l'avis de Janine. »

Il n'en peut plus, lui qui est né dans les chaussures, s'est construit des cabanes avec les boîtes, a fait tous ses devoirs jusqu'au brevet dans la réserve. Sa mère lui avait aménagé un petit bureau entre deux murs de cartons blancs affichant la référence, la taille, un petit dessin du modèle et surtout le nom. Il a rêvé de Lisa, la sandale tropézienne, Aurore, l'escarpin à talon aiguille de huit centimètres, Hussarde, la cuissarde en cuir noir façon lézard. Il ne s'est pas imaginé un autre destin que celui de gérant du magasin. Malheureusement, sa mère employait déjà Janine et ne voyant pas l'intérêt de s'en séparer, a refusé de le prendre comme vendeur. D'autant que Janine se contente d'un salaire raisonnable. Brisant ses rêves d'enfant, sa mère l'avait dirigé sur le choix des collections et la comptabilité.

Lorsque cette dernière a eu son accident, se trouvant alors dans l'impossibilité de gérer son commerce, il crût son heure arrivée. Janine allait voir ce qu'elle allait voir !

Il allait l'écraser, dépasser ses chiffres, lui voler ses meilleures clientes. Il se précipitait à la porte du magasin sur la moindre

passante s'approchant de la vitrine. Il s'immisçait dans ventes de Janine les faisant régulièrement capoter.

La patience de Janine était à bout.

« Écoutez monsieur Bernard, je ne peux plus travailler comme ça. Quand je suis avec une cliente, il se crée, voyez-vous, une sorte de complicité qui me permet de comprendre ce qui lui plait, ce qui lui va. Vous débarquez tout d'un coup avec cinq paires qui n'ont rien à voir avec celles que je lui ai proposées. La cliente ne sait plus où elle en est et repart sans rien acheter. Monsieur Bernard, sans vous manquer de respect, je vous demanderai de ne plus vous mêler de mes ventes. »

« Enfin Janine, je ne comprends vraiment pas ce que vous me reprochez. J'ai un stock à gérer figurez-vous. C'est beaucoup plus terre-à-terre que vos petits airs complices avec les clientes, mais c'est vital pour le magasin.»

« Parlons-en de votre stock. Si vous faisiez des remises intéressantes au moment des soldes, votre stock serait moins volumineux. 20% de remise au maximum, ce ne sont pas des soldes. Il faut faire de la place pour la nouvelle collection. Au lieu de ça, un tiers de la réserve est occupée par l'accumulation des paires invendues. Si je cherche bien, je suis sûre de pouvoir en trouver que votre mère a choisies il y a vingt ans au moins. »

Ce matin, premier jour des soldes. Hier, elle a aménagé les tables où seront disposés les modèles classés par taille. Depuis un mois dans la réserve, elle prépare ce grand jour. Tant pis pour Monsieur Bernard qu'elle n'a pas jugé bon de mettre au courant. Elle apporte un grand panneau « Coup de Balai - 60% » et l'installe devant une table à part. On ne voit que ça. Elle a dû refaire certaines étiquettes pour afficher le prix en euro. C'est son idée, son initiative.

Deux mois plus tard.

La conseillère de Pôle Emploi a un poste à lui proposer. Janine ne peut pas s'empêcher de penser que cette agence est un embauchoir. Elle sourit en se disant que c'est une déformation professionnelle. Pourvu que je trouve chaussure à mon pied, se dit-elle en se dirigeant vers l'agence. Il faut dire que vingt-cinq années passées à vendre des chaussures laissent des traces.

« Bonjour Madame Dunand, j'ai une bonne nouvelle pour vous. L'agence Reconve lance une formation de technique de vente. Nous allons certainement leur envoyer beaucoup de monde. Votre expérience a retenu mon attention et je vais appuyer votre candidature comme formatrice. »

« Cela me flatte beaucoup, mais vous le savez, je n'ai pas fait d'études. J'ai commencé à travailler juste après le bac. Je n'ai pas appris de technique de vente et je ne vois pas comment je pourrais donner des cours. »

« Enfin, ne vous dévalorisez pas, vous avez une expérience hors du commun et je crois qu'en racontant simplement votre histoire comme lors de notre premier entretien, vous pourriez motiver plus de monde que ne le ferait un discours théorique d'un formateur professionnel. »

Quinze jours plus tard, intimidée malgré les encouragements reçus, la voilà devant une douzaine de personnes pour une demi-journée de formation.

« Bonjour à tous, je m'appelle Janine Dunand. Je vais animer votre première matinée de stage. Je vous propose de vous présenter chacun votre tour, puis je vous ferai part de mon parcours dans la vente. »

Le tour de table la rassure. Aucun des participants n'ayant jamais vendu quoique ce soit ne cherchera à remettre en cause la légitimité de son expérience.

Tous sont en reconversion.

Policier municipal ayant changé de région pour suivre sa femme, jardinier perclus de rhumatismes, gardien de nuit ne supportant plus ses horaires, chauffeur de bus sans permis, laborantine devenue phobique aux bactéries et beaucoup d'allergiques : une maîtresse-nageuse au chlore, un boulanger à la farine, une coiffeuse aux colorants, un maçon au ciment, une professeure des écoles aux cris des enfants, un toiletteur aux poils de chien et une caissière aux pièces jaunes.

Ils ont tous l'air sympathiques même si elle sait pertinemment qu'on leur a plus ou moins imposé cette formation.

« J'ai vendu des chaussures pendant vingt-cinq ans chez Taupin Chaussures dans le centre de Gisors »

« Le pied ! » croit-elle entendre du côté du chauffeur de bus. Elle reste concentrée, on l'a prévenue, il y aurait sans doute des éléments perturbateurs.

« Je vais vous parler de mon expérience. J'ai commencé après le bac. Madame Taupin ne pas vraiment m'a formée. Je l'ai observée et j'ai essayé de faire aussi bien qu'elle. Comme elle trouvait que je me débrouillais bien, elle m'a confié les clés du magasin. Vous avez beaucoup de chance de faire ce stage de trois jours. Pour ma part je n'ai jamais suivi de cours de vente, j'ai suivi mon intuition en cherchant à satisfaire au mieux les clientes. Dans une petite ville, on a vite fait de passer pour un voleur quand on fait une vente forcée. Une paire de chaussures qui ne vous va pas, vous l'avez portée, votre pied ne l'a pas adoptée. Pourtant, vous ne pouvez pas la reporter et vous associez vos ampoules au magasin dans lequel vous ne retournez jamais. »

« Je croyais que les ampoules, cela s’achetait au magasin de bricolage ! » C’est le jardinier, cette fois, qui ramène sa fraise.

Elle ne se laisse pas décontenancer.

« La chaussure est un produit très spécifique. Il y a une question de mode, de goût mais surtout de chaussant. On ne met pas n’importe quel pied dans n’importe quelle chaussure. C’était le côté technique de mon travail, si l’on peut dire. »

« Sans indiscretion, pourquoi êtes-vous devenue formatrice ? »

Dites-leur simplement qu’il y a eu une incompatibilité professionnelle entre vous et votre patron.

La conseillère l’avait prévenue. Cette question lui serait posée. Elle lui avait conseillé de dire la vérité. Une personne aussi honnête que Janine serait incapable de mentir au groupe.

«Je ne suis pas devenue formatrice, mais ...»

« Alors qu’est-ce qu’on fait là ? », cette fois, c’est le gardien de nuit qui se réveille.

« Je suis en recherche d’emploi, comme vous. Je ne m’entendais plus avec mon patron, on n’avait pas la même façon de voir les choses. Avec sa mère, tout se passait bien, mais avec lui, c’était difficile, très difficile. Alors un jour, j’ai décidé de partir et comme je ne pouvais pas démissionner sans avoir trouvé un autre travail, nous avons conclu une rupture conventionnelle. Comme je vous l’ai dit, je suis là pour vous transmettre mon expérience, pas pour vous donner un cours théorique.»

Janine lui ayant confié comment Monsieur Taupin avait explosé de rage en découvrant son initiative, la conseillère préférait qu’elle élude l’anecdote du coup de balai. Mais devant les stagiaires médusés Janine ne peut s’empêcher de

revivre la scène. Dans la salle, tandis qu'elle s'agite de long en large dans la salle, on pourrait entendre une mouche voler.

« Janine, vous êtes complètement folle ! Qui vous a permis ? C'est une mutinerie ? Vous vous croyez sur le Bounty ? Rangez-moi tout ça en vitesse », avait-il lancé en piétinant le panneau.

Janine n'avait rien compris à ses histoires de Bounty s'était exécutée sans broncher. Tellement exécutée qu'elle en avait perdu le sommeil. Un arrêt maladie avait suivi. Elle ne voulait plus y retourner.

-« Fini Taupin Chaussures. Qu'il reste terré dans sa réserve le Taupin ! »

Elle reprend sa respiration avec peine.

- « Maintenant, si vous voulez, on pourrait faire de petites mises en scène de vente. »

«Chouette, j'adorais jouer à la marchande quand j'étais petite. », dit l'institutrice.

La conseillère voulait lui confier des cubes de couleur de toutes tailles pour cet exercice. Finalement, Janine a réussi à la convaincre qu'elle avait besoin de boîtes à chaussures pour de retrouver dans son élément. Elle a mis un cube dans chaque boîte qu'elle a trouvée chez elle. La suite a été un fiasco. Vendre des cubes leur semblait totalement idiot, personne n'a réussi à y voir des chaussures.

À la fin de la matinée, elle n'a pas voulu rester déjeuner avec eux. Formatrice, c'est un métier. Elle, elle est vendeuse. Mais plus de chaussures. Sur le parking, un coup de vent plaque sur sa voiture un joli chapeau en toile de lin. La voilà l'idée ! C'est bien mieux que les chaussures. Sur le marché ou dans une boutique, elle se voit déjà questionnant les clientes: « C'est pour une occasion particulière ? Quelle sera la couleur de votre tenue ? Le ruban est bleu, mais je peux le changer. »

Enfin, Janine est libérée.

Ludivine Vauthier

sans titre

Chercheur d'air et faiseur
De lumière trouble tu manques
De souffle
Tu te demandes comment se tuer
Sans en avoir l'air on l'avait suggéré la hache au bout
Des griffes tendues vers un ailleurs
Impossible
Rien
Qu'une bouffée d'air pur
Pour qu'enfin tes joues s'enflent à l'envie
Et que nos vies aient l'air d'un film
Parfait
On l'avait suggéré mais
Rien
Elles ne feront qu'exploser
Dans l'obscur clarté de l'air et bientôt
Tu ne seras plus rien
L'asile on l'avait suggéré aussi
Mais cette vie t'allait à ravir
Arracher
Ce qu'on ne t'a pas donné
Trop
Tard
Alors toi le chercheur d'air et faiseur de lumière inlassable
Rêveur agitateur
Prends
Sans
Aucun
Merci



FEU

Dominique Marty

//

Il est tout feu, tout flamme, rapide comme le feu et dans son théâtre imaginaire pour un instant seulement, il veut mettre le feu aux poudres.

Il ne survivra pas longtemps, juste le temps d'un dernier cri, d'une dernière flamme avant que tout ne s'écroule en cendres.

C'est le dernier spectacle, le soleil s'accroche dans les branches dans une intensité réduite.

Il veut tourner la page, il ne veut plus que le pot de terre, s'accouple avec le pot de fer.

C'est un paysan, un paysan qui travaille dur. Il n'a jamais quitté ses champs, rivé à sa terre natale. Cette terre est la terre de ses ancêtres. Depuis des générations, ils sont restés agrippés à ce morceau de terroir, essayant de survivre.

Aucun d'entre eux n'a pu imaginer, malgré cette vie de misère sur cette terre ingrate, de la quitter.

Lui, il y pense. Il y pense avec déchirement car ça ne peut pas continuer ainsi.

Il avait épousé une jeune femme d'un village voisin, une payse qu'il avait rencontrée à la foire de la petite ville, là-bas derrière la colline. Il avait pensé qu'elle comprendrait qu'elle accepterait cette vie qui était la sienne, qu'elle l'aiderait à vivre. Elle était de sa terre. Mais non !!

Elle a fini par partir, par fuir plus exactement avec un homme qui passait par là, un homme qui faisait la route.

Pourtant, ils avaient rêvé de partir tous les deux, vers des terres inconnues mais elle n'a pas eu la patience d'attendre ou peut-être qu'elle ne l'aimait pas assez...mais les souvenirs ne se racontent pas, pas comme cela.

Partir, oui...mais pour aller où ?? Le monde est grand, il ne connaît pas grand-chose, il a tout à découvrir, d'autres terres plus clémentes...Il sait qu'un jour il partira. Son sac est déjà prêt. Il ne prendra pas la route, non, trop de mauvais souvenirs...Il continuera le chemin qui mène au moulin, il marchera sans s'arrêter, toujours droit devant lui. Il finira bien par arriver quelque part. Peut-être à la mer, il en rêve et face à cette grande dame, il verrait ce qu'il ferait.

Ne rien prévoir, ne rien envisager...toute sa vie a été réglée au rythme du temps, des saisons. Là, il voulait se laisser porter par le rythme de ses envies. Lâcher prise et se laisser étourdir au fil de ses pas, au milieu de la nature.

Un jour il se retrouva face à l'océan, un océan déchaîné. Il était ébloui par le spectacle qui s'offrait à ses yeux mais il se sentait perdu. Les vagues s'écrasaient sur la plage dans des paquets d'écume.

Le regard posé sur l'horizon, il s'inquiétait pour un dériveur qui luttait contre l'amplitude des vagues. Il pensait au naufrage mais les marins devaient savoir ce qu'ils faisaient. Il ne se lassait pas du spectacle.

Il trempa ses pieds dans l'océan, appréciant la caresse de l'eau froide sur ses mollets fatigués par sa longue marche.

C'est avec surprise qu'il vit une bouteille au verre dépoli échouer près de lui. Il sourit. Le plan d'un trésor s'y cachait peut-être ? Allait-il être enfin riche ? C'était peut-être une nouvelle aventure qui allait commencer...Il ouvrit la bouteille avec peine, du corail s'étant agrippé au bouchon. Il sortit les feuillets contenus dans la bouteille et les lut avec avidité.

26 juin 1984...quelque part dans l'atlantique...

Demain, j'essaierai d'envoyer cette lettre. Tout va bien pour moi. Ils ont finalement accepté que je travaille au mess du bateau et donc je travaille maintenant comme cuisinier, plus dans la soute.

On m'appelle l'Amiral...bien sûr à cause de la casquette que j'ai toujours portée et de mon visage buriné.

Pourtant, je n'ai jamais été marin car dès que je mettais le pied sur un bateau, le mal de mer m'envahissait, j'étais pris de vertiges, je trébuchais et je devais quitter le bateau, aidé par les vrais marins, hilares qui se moquaient de moi. Ce fut le drame de ma vie.

Ma vie durant, j'ai travaillé au ministère de la marine, triste consolation. Dès que je le pouvais, je quittais tout pour retrouver mon amie, mon amante, la MER.

J'aimais me retrouver sur un port, les embruns frappant mon visage, étourdi par les odeurs de varech, les cris des goélands. J'aimais me perdre parmi tous ces bateaux qui partaient pour des contrées lointaines. J'aimais traîner dans les bistrot où les marins se retrouvaient et je les écoutais, ivres de vin et de solitude, raconter leurs voyages leurs aventures réelles ou imaginaires. Je vivais à travers ce qu'ils racontaient et je pensais que peut-être un jour, je pourrais être à leur place.

Le temps passait, le temps file mais les hommes ont un destin et un beau jour, ils tombent nez à nez avec lui.

En me promenant sur ce port perdu du bout du monde, je vis ce cargo.

La mer était belle, les vagues glissaient sur la coque. Le Panama accostait. Je me suis dit ce sera lui !!

J'ai attendu, attendu et puis au soir les marins sont descendus à terre.

Tout semblait calme Je me suis dit que c'était le moment et comme si de rien n'était, je suis monté à bord. Je savais que c'était ma chance, mon destin. Cette fois-ci, je ne serais pas malade ... passager clandestin, quelle folie, quelle ivresse !!

Embarquer pour moi, c'était comme épouser un bateau, un équipage... tu n'as plus de vie, tu n'as plus rien à toi. Tu dois une obéissance sans réserve au skipper.

Dans la soute, je me suis trouvé un petit coin et j'ai attendu, attendu.... Des bruits de moteur m'ont réveillé, j'étais en mer.

Je n'y croyais pas, j'étais en mer !! Pas très frais mais pas malade. Je n'osais bouger de peur que l'on me découvre, la tête calée contre un cordage.

Je ne sais combien de temps, je suis resté dans mon trou à rat et puis un matin, on m'a découvert.

Qu'allaient-ils faire de moi, pauvre vieux !! Ils ne pouvaient plus me ramener terre, nous étions à des dizaines de milles de toute terre ? Allaient-ils me jeter à la mer ?

Après un gros coup de gueule du capitaine, je fus la risée de l'équipage devant ma pauvre dégaine...quel scandale !! Ah, l'amiral, même pas un moussaillon !!

Devant le tribunal de l'équipage, je fus acquitté.

Aujourd'hui, je peux le dire enfin JE SUIS HEUREUX !!!

Joseph Palanquin dit l'Amiral.

Il n'avait jamais rien lu de si beau. C'est avec beaucoup d'émotion, qu'il plia les feuillets et les rangea avec délicatesse dans la poche intérieure de son veston.

Il reprit son chemin, aujourd'hui, il avait un but... partir à la recherche de Joseph Palanquin.

Josette Le Vot

Le feu

Le froid étoilait les vitres. Au cœur de l'âtre, il jeta un fagot et craqua une allumette.

Il eut comme une hésitation, un frémissement...

Et le feu soudain s'embrasa.

Des flammèches léchaient la suie accrochée au fond de la cheminée.

Les brindilles se tordaient, sifflaient, craquaient.

Le feu s'installait, projetait une lumière rouge et tremblante.

L'homme fronça les sourcils, inspecta les coins et recoins de la mesure :

pas de doute, personne n'avait franchi la porte délabrée depuis des années...

J'avais été absent trop longtemps ! Ma femme et mon fils s'étaient lassés d'attendre.

Pourquoi m'étais-je engagé ?

Et cette guerre qui ne devait pas durer...

Isabelle Vier

Le feu de l'amour

Ce matin, debout dans mon salon regardant par la fenêtre, les yeux dirigés vers les nuages, le regard plein d'espoir, le sourire aux lèvres, les pommettes hautes, l'estomac noué par l'excitation, j'attends sans bouger malgré l'intensité de cette envie d'aller le retrouver en bas et de sauter dans ses bras, mais cela n'est plus de mon âge.

Alors je reste là, et j'attends patiemment qu'il monte et qu'il me rejoigne. Quelle sera sa réaction en me revoyant depuis cette longue absence ? Sera-t-il heureux de me revoir ? Sera-t-il ému ?

Ma respiration était devenue plus courte, mon cœur battait de plus en plus vite comme s'il voulait prendre la fuite.

J'entends ses pas dans le couloir, j'entends les escaliers craquer sous ses pas puis sur le palier. Il s'arrête, sonne un coup sec. Je me dirige vers la porte pleine d'enthousiasme, je lui ouvre puis dans un grand éclat de lumière j'entends un coup de feu.

Le temps s'arrête : il est vêtu d'un blouson noir, sans un sourire, le regard noir, immobile. Un voile passe sur mes yeux puis une douleur intense juste avant de m'effondrer. J'ai compris, c'est fini.



EAU

Nicole Beyou

Gros temps en mer d'Iroise

Il pleut sans discontinuer depuis ce matin. Comme disent les méchantes langues, c'est normal, nous sommes à la pointe du Finistère ! Je déteste qu'on dénigre la météo du plus bel endroit du monde où j'ai la chance de vivre mais, franchement, aujourd'hui j'aurais aimé voir le soleil et sentir un peu de chaleur sur mes épaules.

Tout va de travers depuis quelque temps. Ma voiture est en panne, ma femme est en rogne, mes fils sont en voyage, mon directeur est en dépression et moi j'ai le moral en berne.

Alors, en ce triste dimanche de février, je décide d'affronter les intempéries dans l'espoir de me remettre les idées en place. Les mains dans les poches de mon caban, le bonnet enfoncé sur les oreilles je pars sur le sentier qui fait le tour de la presqu'île. Deux heures de marche dans le vent et sous la pluie ça me guérit généralement de tous les maux !

Je rumine en mettant un pied devant l'autre. Je suis le seul abruti à affronter cette pluie battante qui ne tarde pas à s'infiltrer par le col de mon caban. Qu'importe, je ferai le tour de la presqu'île ! La mer est haute, les vagues claquent sur les rochers. Dans le coin que nous avons baptisé l'Usine à Galets, le spectacle est magnifique et pourtant je me demande ce que je fais là. Est-ce une punition que je m'inflige ? Pour quelle faute, quel péché ?

Je glisse sur le sentier et je me rattrape de justesse aux genêts trempés. Plus de peur que de mal ! Il ne manquerait plus que ça, le tableau serait complet si je me cassais une jambe dans cet endroit où, à part les goélands, il n'y a pas âme qui vive. Je n'ai même pas pensé à prendre mon téléphone. Quel crétin !

Il pleut tellement qu'on ne voit pas les îles. Le vent forçait. On doit en être à la force 8 au moins. Un beau temps pour un naufrage. La Méduse et le Titanic, c'est fait, un super-tanker chargé jusqu'à la gueule de pétrole voilà qui complèterait ce tableau apocalyptique. Je suis trempé jusqu'au slip. Je marche depuis deux heures et je continue à broyer du noir.

Alors, en revenant de ma randonnée pénitenciaire, je fais ce que font les marins qui ont le mal du pays, je vais boire un grog brûlant et bien tassé au Café du Vieux Port.

Il y a là quelques vieux copains qui font partie de chœur « Les Forbans de l'Iroise » qui viennent de terminer une répétition. Les retrouvailles se font comme toujours dans la bonne humeur. Ils se payent ma figure de chien mouillé et m'offrent un verre et une aubade pour me réconforter. Chez les marins c'est bien connu, il y a trois remèdes au mal de vivre : les femmes, les copains et le rhum et les voilà, mes marins d'eau douce, qui entonnent un chant de leur répertoire.

Et les filles, c'est comme la mort
Rage, en rage, les gars souque et rage
Et les filles, c'est comme la mort

On les retrouve du sud au nord.

Le verre brûlant de grog et les voix mêlées de mes copains me font monter les larmes aux yeux. Heureusement, on peut penser que c'est mon bonnet qui dégouline !

J'offre ma tournée pour guérir ma mélancolie et, de verre en verre, je me dis que l'éclaircie finira bien par arriver sinon j'irai peut-être fait un trou dans l'eau...

Mais, j'attendrai qu'il fasse plus chaud...

Laure-Martine Yzan

Lettre à la mer

« Je te hais ! Je te hais ! Je te hais ! Toutes les fois que je le vois partir, me quitter, je sens la morsure de la jalousie qui me brûle, comme ton sel sur une blessure.

Je te hais, quand tu es belle et que ton regard d'un bleu profond en fascine plus d'un. Tu les attires, tu les captives, parfois tu les berces langoureusement au rythme nonchalant de tes vagues.

Je te hais, quand sous ces latitudes paradisiaques, tu roules des hanches, que tu te balances folle et ivre de liberté.

Je te hais quand, lascive, tu t'allonges sur des plages de sable blond, bordées de cocotiers. Partout où tu t'étales, tu les ensorcelles.

Je te hais car je sais ta duplicité. Ta beauté calme et apaisée peut, en quelques instants, se déchaîner et en engloutir plus d'un, perdu à tout jamais à des milles d'une côte. Dans ta démenche la plus farouche, tu ne leur laisses aucune chance. Tu démâtes, tu déboulonnes, tu dévastes, tu engloutis et, lorsque ta fureur retombe, il ne reste plus que des sinistrés qui pleurent et te maudissent comme moi aujourd'hui.

J'ai eu un mauvais pressentiment lorsqu'il s'est embarqué pour cette entreprise de coraillage en terres rares. J'ai aussitôt pensé qu'il ne reviendrait pas. Dans mon esprit, les terres rares, étaient des terres lointaines, extrêmement dangereuses. Il ne m'avait pas dit qu'il s'agissait d'un matériau indispensable à la fabrication des nouveaux téléphones. Mais qu'importe !

Je t'ai haï lorsque j'ai reçu cette lettre de la Compagnie, m'informant de la disparition de son bateau. Les circonstances n'étaient pas claires, mais je savais que seule, toi, étais responsable. Tu me l'as pris !

Je te hais ! Je te hais ! Je te hais !

Ma haine est à la taille de ton immensité. Elle monte en moi par vagues dévastatrices et me laisse exsangue, épuisée, pareille à une naufragée sur une île déserte.

Je te hais ! Je te hais ! Je te hais ! »

Elle roule la lettre et la glisse dans une petite bouteille qu'elle rebouche avec soin. Elle enfle son manteau, appelle le chien et sort. Arrivée au bout de la jetée – elle sait que c'est la dernière fois -, elle balance, avec rage, la bouteille à la mer. Elle ne s'attarde pas à la contempler. Elle repart avec le chien sur ses talons.

Danièle Guerrier

Lettre à mon père,

Ce soir la nostalgie m'envahit et j'ai envie de t'écrire, même si, depuis longtemps, tu nous as quittés pour cette insondable éternité.

Nous venons d'atteindre les côtes du Labrador et des souvenirs se bousculent en moi. Je te revois, marin aguerrri aux plus violentes tempêtes, quand tu revenais à Tonquedec, le visage buriné par les vents marins, mais dans tes yeux si bleus se lisaient fatigue et bonheur du retour. Tu ne voyais pas pour tes fils d'autre avenir que la mer, la mer avec un grand M. Tout jeune tu avais été un terre neuva et cette rude vie t'a permis, plus tard, de tout juste nourrir ta femme, tes 8 enfants et tes parents à charge. Et moi, du haut de mes 12 ans, je ne voyais rien d'autre. Je me souviens de ma première navigation avec toi...Elle avait des allures de jeu : pêcher le bar à la ligne avec toi, toi que j'admirais tant, fut une heureuse expérience sur une mer faiblement agitée, dans l'éclat argenté des écailles de poissons...Mais ce n'était qu'une joyeuse étape avant le grand départ des terres neuvas pour pêcher la morue sur les grands bancs de Terre Neuve, au large du Canada.

J'étais si jeune alors et tu sais, l'angoisse m'étreignit quand tu m'annonças que tu m'avais retenu une place de mousse lors du prochain départ avec toi ! Chaque jour ou plutôt chaque nuit m'apportait son lot de peurs, d'images effroyables mêlant récits entendus lors des veillées et contes bretons de mon enfance.

Le jour du départ programmé, tu ne tardais pas à me trouver dans la soupente de l'étable où je m'étais caché, comme un petit chat fuyant le vétérinaire !

Tu te souviens m'avoir dit cette phrase qui me poursuit depuis tant d'années : « Un jour ici, un jour-là, tu ne sais jamais où tu

seras demain. Ce n'est pas grave de partir tu sais, c'est la vie qui veut ça. Faut toujours s'arracher ; quand tu dois y aller faut y aller.»

Et je revois encore distinctement, ce soir, tes yeux bleus remplis d'amour et de détermination. Les larmes m'en viennent doucement à l'évocation de ce modèle que tu fus pour moi, Homme de la mer dont l'énergie et la droiture ont orienté toute ma vie de Marin.

Ton fils Yves

Lettre d'Yves à son défunt père ...

Après ces longs mois de navigation, ayant traversé de fameuses tempêtes, brisé de fatigue, j'accueille l'escale avec soulagement : Terre Neuve m'apparaît au loin dans un halo de brouillard neigeux. Je vais pouvoir poser mes pieds sur la terre ferme. Premiers pas peu assurés, premières impressions d'une terre inhospitalière, profonde envie de retourner dans notre maison- cargo !!

Me voici brusquement désorienté comme un Bernard l'ermite sans coquille !! Le sol caillouteux roule sous mes pieds accentuant mon déséquilibre ; j'ai envie de me pelotonner sous ma couette de marin. La Terre m'a abandonné et pourtant si tu savais comme ma Bretagne me manque ... Elle me poursuit dans mes rêves chaque nuit, ma Terre Natale ... ! Je sens son odeur d'humus au printemps, de purin épandu à l'heure des semilles, de fleurs séchées et de moissons dans l'été brûlant.

Que fais-je loin de mon terroir, de ma famille, de mes amis, au sein d'un pays glacial où quelques maisons éparses ponctuent ce paysage tourmenté. Je n'ai guère eu le choix de ma vie ! De père en fils la pauvreté nous a entraînés dans cette vie de marin plus lucrative cependant qu'une vie de métayer...

Et je pense souvent à ce proverbe que tu murmurais : «
L'égalité n'est pas sur terre mais sous terre »
A l'heure où je t'écris ces mots dictés par une profonde
nostalgie je songe que tu as enfin trouvé l'égalité au plus
profond de la terre que tu chérissais.

Renée Durand

Le vieux marin

Du plus loin que je me souviens, j'ai vu la mer.

A quel âge ai-je quitté son rivage ? Pas bien vieux ; dès que ma mère s'est remise de son accouchement, elle a eu à cœur de célébrer ce baptême-là aussi. Dans la famille, on raconte que j'ai braillé dans ses bras depuis la maison jusqu'au quai et que dès qu'elle a mis le pied sur notre vieil esquif, mes pleurs ont aussitôt cessé. Mon sort était scellé : la mer et moi allions mener vie commune. Je suis allé à l'école de voile avant d'aller à l'école tout court. De régates en régates, je fus vite repéré pour la compétition.

Vers 20 ans, je sentis que ce que j'aimais le plus, c'était d'être seul à bord. Dès lors, je m'orientai vers les courses en solitaire. La course en solitaire offre en temps d'accalmie des moments de grâce et de communion avec une nature qui dépasse l'échelle humaine : la voûte du ciel et l'immuable placement de ses étoiles au cours des saisons, l'océan et son mouvement toujours recommencé. Mon palmarès me permit la collaboration de sponsors généreux et me projeta d'année en année dans des courses toujours plus rapides où la technologie toujours plus performante oblige à des contrôles incessants. Je gagnais, souvent. *Quant au retour d'une course, on me demande (demandait) : » Alors, content d'être premier ? » Que dire d'autre que : « Oui » ? Je ne connais pas de vainqueur que la victoire ait mis d'humeur chagrine.* Mais une fine observatrice pouvait noter que je ne poursuivais pas plus sur le chemin de l'enthousiasme. Je laissais les sponsors faire ce travail. Car moi, voyez-vous, ce qui me manquait, c'était d'être seul au milieu de l'immensité calme ou plus chahuteuse sous la protection de mes bonnes étoiles.

Maintenant, à 75 ans, ce qui m'importe, c'est de voir la mer chaque jour, embarquer pour quelques jours sur mon fidèle voilier pour me laisser seulement envahir par le bonheur d'être au monde.

René Pégurier

Amour Brisé

Tout va bien pour moi, ils ont finalement accepté que je travaille au mess du bateau comme cuisinier.

Nous naviguons dans toutes les latitudes à parfois vingt nœuds dans les abysses de cette mer pleine de surprises qui nous offre par ses petits hublots la vue de bon nombre de phytoplanctons qui varient en fonction des profondeurs dans lesquelles nous sommes.

Ce qui ne m'empêche pas de penser et de rêver, à nos accostages dans ces ports situés en Terres Rares dans lesquels nous nous laissons aller à des fêtes et jeux complètement débridés souvent bien arrosés.

Mais, je ne perds pas de vue qu'au retour à bord, j'aurais la mission de monter à l'échelle afin de vérifier le coraillage de notre bâtiment afin qu'il glisse parfaitement dans ces eaux profondes.

Pour moi, ce sont des années zéro qui me permettent de dériver loin de cet ennemi silencieux qu'est le Code Noir, aussi, je me laisse aller tout en mangeant ma gamelle, à regarder de belles nanas en bikini qui se font harponner par les lapins filous toujours à l'affût de la bonne occasion.

Comme tu peux le deviner ma vie est routinière et très fade.

Ton visage d'ange, ton corps sublime, tes jolis mots pleins de promesses m'ont appris à t'aimer, mais pas à t'oublier.

Voilà à quoi je me laisse aller en pensant à toi ; mon amour impossible, gâché par les adultes.

Sylvie Dumas

Choqing* out

Plongé dans son bain tiède, Émile écrit, les bras appuyés sur la planche qui traverse sa baignoire.

« Je déteste les mouettes et leur cri strident, leur fiente dégoulinante sur des bites passives ordonnancées sur des quais puants, des poissons ruisselants, des putains d'Amsterdam, de Hambourg ou d'ailleurs... enfin ça c'est de Jacques Brel. Je m'emporte ! N'empêche je déteste les bateaux, les gros qui me dépassent, les fers à repasser flottants sur des masses houleuses et ce bleu immuable, dénué d'horizon. Toutes ces barbes impures, ces pulls rayés dans le même sens, les petits bonnets rouges portés comme des prépuces sur des têtes écervelés. Je déteste ! Les voiles qu'elles soient perroquets ou grande génoise, foc les voiles, les pontons, les gouvernails, les ancres lourdes, les cabines exiguës et les passerelles qui ne mènent nulle part. Je déteste !

Je déteste tout ce que tu chéris. Et pourtant...

Lorsqu'avec Maman nous sommes venus pour la énième fois t'attendre à Arcachon, ville que je déteste aussi, il te suivait. Habillé tout de blanc, sans barbe et sans bonnet ridicule, il marchait derrière toi.

Toi dans ton uniforme de papier, épaulé de quatre barrettes dorées, moi c'est dans les cheveux que je les porte le mieux, Toi le commandant que je n'ai jamais pu appeler Papa je te le dis maintenant, je te l'avoue c'est lui que j'aime. C'est avec lui que je vis depuis sept ans, dans la campagne où le vert domine, où les rouges-gorges et les pinsons taquinent les arbres... Ah les arbres ! Plantés dans le sol, solides, altérables. Papa, je suis heureux. La lune m'en témoigne. Papa demain... »

- Didou qu'est-ce que tu fais, y'a une heure que tu es dans ton bain ! On mange.

- Oui mon amour je termine. J'arrive. Cinq minutes.

Le stylo tremblotant, Émile continue.

«... Papa, demain je me marie. Je veux que tu sois là avec Maman. Ça fait trop longtemps. La mer, la campagne rabibocheront tout le monde. Cette bouteille ensablée est mon faire-part, loin de nos roulis stupides.

Papa, je veux que tu vois comment j'ai commandé ma vie et comment je vogue sur mon bonheur.

Ton fils Émile »

- À taaaaable !

* Néologisme tiré du langage maritime, choquer. Sur un bateau, l'opération consiste à détendre, donner du mou, à une manœuvre courante comme un cordage, une écoute, une drisse.

Claire Gabriel

La Mer

La belle, la divine, la turquoise, transparente estivale, qui m'offre sa fraîcheur salée quand parfois je plonge en elle mon corps surchauffé craintif de méduses et du choc thermique ;

Cette coquette à peine ridée ne m'a fait pas oublier qu'elle peut au large être foncée, noire, révélatrice de profondeurs effrayantes. Alors elle ne me laisse pas oublier ceux et celles qu'elle a engloutis, tombeau liquide : les belles à bord du Titanic, les sieurs en tenue de soirée, les malheureux terre-neuvas égarés, et plus récemment les multitudes de candidats à l'exil; alors amie ou ennemie ?

Mon père à la défaveur de la guerre, jeune homme engagé de 20 ans, sillonna cette mer durant 7 ans. A défaut de radars il scrutait les flots recherchant la présence de sous-marins ... Sept années durant il souffrit du mal de mer... Sept années sur 94 de sa longue mémoire l'ont marqué à jamais il évoquait plus volontiers ces années-là que bien d'autres plus heureuses et à nous enfants il disait « allez les gars » j'accourais, amoureuse de ce marin de 20 ans !

Il existe une autre mer, hors saison comme on dit, sur la côte normande, quand le ciel, l'horizon et l'étendue liquide se fondent en un gris tourterelle ; J'aime alors longer la promenade Marcel Proust de Cabourg, emplir mes poumons d'air iodé et finir par m'asseoir devant un plateau d'hûtres fraîches et savoureuses. Qui m'aime me suive.



TERRE

Michèle Sartout

Travaille la terre et l'or te viendra

Ernest est un « taiseux » comme on dit dans le Berry, un homme du terroir qui parle peu. La blouse maculée de plâtre, d'argile il taille la pierre, sculpte, pétrit la terre argileuse des plaines berrichonnes.

La gloire il n'en a cure, mais il faut bien vivre, alors il vend ses créations à de rares amateurs. Une fois l'an il expose ses œuvres à Paris. Les critiques sont acerbes. Les parisiens méprisent et conspuent ses représentations de gens de la terre. Ses statuettes de paysannes aux champs aux sabots crottés, aux robes froissées, à la mine fatiguée n'inspirent personne. Il n'est pas dans l'air du temps.

Lui, fils de journaliers illettrés, est monté à Paris, mais reste ancré à sa terre natale. Il honore le labeur de la *paysanne aux champs*, de la *porteuse d'eau*, de la *brodeuse*, de la *fileuse*, toutes sont belles et fières à ses yeux. Il les immortalise dans la pierre. Le monde doit savoir qu'elles existent.

Il ne connaîtra jamais la beauté des paysages de la terre Adélie, des terres Australes, de la terre de feu, peu lui importe, pauvre il est, pauvre il le restera.

La chance tourne, on remarque le talent précoce de ce jeune sculpteur venu des terres arides du Berry. Il rencontre Rodin qui le terrorise, travaille un temps dans son atelier, parfait sa technique. Les réalistes deviennent à la mode. Mais la reconnaissance ne vient toujours pas.

Sa femme est morte d'une mauvaise fièvre, atterré il l'a conduite au cimetière. Dans les jours qui suivirent il a travaillé jusqu'à épuisement dans le froid et la solitude à sa plus belle œuvre. Taillée dans du marbre blanc, la statue au visage émacié, rongé par la maladie, à la beauté enfuie, surplombe, aujourd'hui encore, la tombe de sa bien-aimée.

Aveuglé par la douleur il a osé extraire de la pierre une femme à taille humaine, il a trouvé sa voie. Il ne créera plus que des œuvres grandeur nature, imposantes, massives. Soucieux du détail les dentelles des coiffes, les plis des robes, le sabot usé semblent plus vrais que nature.

Après la guerre, on fait appel à lui pour ériger des monuments aux morts. Il ne montrera pas de soldats armés, pas de cimenterre, pas de fusils. Seulement des épouses, des mères effondrées, des enfants affamés, des femmes en prière. Sa terre a été ravagée, il ne retient que la souffrance endurée par celles qui sont restées au pays, à travailler la terre en absence de leurs hommes.

Il revient définitivement au pays, les commandes affluent. Le succès ne lui monte pas à la tête. Ernest la blouse maculée de plâtre, d'argile travaille à sa dernière commande: un monument dédié à la déportation qu'il n'aura pas le temps de terminer.

Note :

En 1937, son acharnement au travail et son talent seront récompensés par le Grand Prix de l'Exposition Internationale des Arts et Technique

Josette Le Vot

La terre

Une poignée d'hommes s'est installée sur ce lopin de terre vierge. Ils ont coupé les arbres, déterré les souches, aplani les terrains, nivelé, terrassé les collines.

Ces conquérants ont fait de ces terres hostiles leur terre d'accueil, une terre fertile, une terre nourricière. Et puis un vent de folie s'est emparé de ce monde.

Toujours plus de bitume
toujours plus d'immeubles

toujours plus d'aéroports pour que puissent atterrir les avions
des hectares de béton.

Les routes s'envolaient sur des ponts ou s'enfonçaient sous terre, profond.

Le cœur de la terre ne subsistait qu'en de minuscules parterres de fleurs gavées d'engrais.

Et puis vint le temps du déclin.

Le béton ne faisait plus rêver.

Le béton fut abandonné.

On était en recherche de terroir.

Les villes ressemblaient à des mouroirs.

Dans ces lieux désolés

les plus pauvres des hommes furent abandonnés.

Une terre négligée produisit bientôt de mauvaises herbes, et personne pour les arracher.